
1896: la renaissance des Jeux olympiques

Mythe grec ou légende de Coubertin?

Alexis Krauss

Aujourd'hui, on ne peut nier le succès considérable de l'entreprise du baron Pierre de Coubertin qui, malgré des critiques souvent justifiées, s'est imposée comme l'événement sportif majeur de la planète, consacrant les nouvelles divinités féminines et masculines.

L'envergure mondiale de l'événement en fait aussi nécessairement une extraordinaire entreprise économique, sujet de convoitise et jusque-là réservée aux pays riches. Troublante manifestation du monde moderne, occasion de faire des affaires, voire de promouvoir de bonnes causes, les J. O., aux bilans contradictoires, mettent en avant l'égalité des sexes et des races. Les nouveaux pays, nés de l'éclatement du monde communiste, s'en servent pour accéder et s'imposer au niveau diplomatique dans une communauté internationale dont ils étaient exclus.

Mais le monde de l'Olympisme est bien connu pour être fermé. Il possède, entre autres, ses historiens et son histoire officielle. Cette histoire est particulièrement sensible au rôle exclusif du baron Pierre de Coubertin, présenté comme l'apôtre des J. O. par qui tout a commencé, tout a existé. Le mythe du baron reste encore bien solidement ancré.

Au sein de la famille olympique, les historiens anglo-saxons et allemands d'un côté et français de l'autre, s'opposent depuis cent ans. Cette situation particulière pousse le Comité olympique français à demeurer sur la défensive, ankylosé par le poids de son baron.

Le nouveau modèle sportif olympique fait la synthèse entre la référence à l'antiquité grecque et les traditions sportives contemporaines. Cette référence à l'antiquité relie l'Olympisme aux Lumières européennes. En effet, les premiers efforts pour reconstituer des fêtes et des

Hiver 1996-1997

célébrations antiques remontent à la Révolution française.

Dans le contexte romantique et nationaliste du milieu et de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, la référence humaniste à l'athlétisme antique vient s'intégrer dans le modèle d'Etat-nation en émergence en Europe.

L'origine militaire du sport serait difficile à nier. L'exemple spartiate de l'Allemagne le prouve. Le site d'Olympie, fut au départ l'objet de l'intérêt de la France qui fut la première à envoyer une mission archéologique en Grèce et qui créa l'école d'Athènes dès 1846; il suscita rapidement d'autres convoitises. Les Allemands finirent par imposer leurs vues à l'Etat grec qui est ainsi obligé d'en écarter les Français, en leur offrant Delphes en contrepartie en 1893.

Zones d'influence, diplomatie, concurrence internationale, prestige scientifique, tout est déjà là.

Renaissance des J.O. et épanouissement national grec

La Grèce moderne, fruit du nouvel équilibre international dans la question d'Orient autant que des aspirations des Grecs à former leur propre foyer national, possède dès 1830 toutes les caractéristiques du nouvel Etat-nation auquel l'éclatement des Empires allait donner naissance.

C'est un homme politique grec, d'influence française, Ioannis Koletis, Premier ministre de 1844 à 1847, qui le premier propose l'idée de la reconstitution des Jeux antiques, dans un projet de loi écrit de sa main en français, dès 1835.

La formidable durée, malgré son évolution, de la langue grecque, ainsi que l'importance géographique de l'hellénisme, donnent à cette nouvelle Nation le droit de faire référence au passé culturel prestigieux de la Grèce antique. Le philhellénisme européen de cette époque fut bien un mélange d'érudition humaniste, de christianisme, d'esprit libéral et même révolutionnaire, s'opposant aux tyrans de l'ancien régime dont le sultan ottoman était l'archétype.

L'hellénisme moderne se développe sous le premier roi de la Grèce moderne (Othon 1^{er}, 1832-1862) puis le second (Georges 1^{er}, 1863-1913). La superficie du pays double presque tous les 35 ans. Toute l'énergie du pays est tendue vers cette expansion, soutenue par l'importante diaspora commerçante qui s'affirme avec l'épanouissement des échanges entre l'Europe occidentale, la Méditerranée orientale et la mer Noire.

La fameuse "grande Idée" (mégali Idéa), expression idéologique développée durant la seconde moitié du 19^{ème} siècle, consistait à réunir tous les Grecs dans un large espace national encore mal défini. Les territoires considérés comme grecs (Crète et Macédoine) allaient bientôt rejoindre le jeune Etat. Le proverbe antique "*Est considéré grec celui qui est éduqué en tant que tel*" était gravé sur le fronton de la bibliothèque privée la plus prestigieuse d'Athènes.

L'hellénisation pacifique croissante d'une partie des populations

chrétiennes orthodoxes des Balkans et de l'Asie Mineure, par la multiplication des écoles grecques et des associations littéraires et pédagogiques, est un des plus grands succès de l'hellénisme de la fin du 19ème et du début du 20ème siècle. Ainsi, à l'intérieur et à l'extérieur des frontières de la Grèce, l'éducation et l'apprentissage de la langue deviennent les premières valeurs nationales. Dans ce contexte particulier de l'affirmation de l'identité nationale, la référence à l'Antiquité a une valeur très importante pour Athènes, nouvelle capitale.

L'histoire officielle du Comité Olympique International (CIO) et celle de la Grèce jusqu'en 1994, se sont peu occupées du rôle du premier président du CIO, le Grec, Dimitri Vikélas, écrivain, grand intellectuel, helléniste membre des cercles spécialisés de Paris.

Dans l'histoire officielle olympique, les manifestations "proto-olympiques" ou "pré-coubertiennes" sont traitées d'une manière succincte. Pourtant entre 1856 et 1888, furent organisées à Athènes quatre manifestations sportives appelées *Olympia*, c'est à dire Jeux olympiques, grâce au mécène Evangelos Zappas, riche grec de la diaspora.

Cette période, dite Olympiades de Zappas, réunissait des Grecs des quatre coins du nouveau royaume, de la diaspora et des terres irrédentes. Pour ces Grecs, il s'agissait d'intégrer la renaissance des J. O. à la résurgence de leur identité nationale. Malgré des débuts difficiles, les Olympiades de 1888 ont réuni 70 000 personnes à Athènes, chiffre très important pour l'époque.

Cette identification du nationalisme grec à l'Olympisme est à l'origine du choix d'Athènes, capitale du nouvel Etat, comme site des manifestations sportives depuis 1856, plutôt que le site antique d'Olympie.

La recherche d'un lieu approprié pour la réalisation des épreuves sportives a amené les organisateurs, après avoir essayé les grandes places d'Athènes, à choisir le stade antique abandonné situé sur la colline Arditos, aux abords du jardin royal. Ce stade avait été reconstruit et embelli au 3ème siècle après J.-C. sans avoir jamais accueilli les J. O. antiques. La logique néo-hellénique de la renaissance des Jeux a donc trouvé là un élément fonctionnel prestigieux.

L'architecte Ziller avait déjà commencé à fouiller ce stade où en 1870 eurent lieu les troisième Olympiades de Zappas. Les spectateurs étaient installés sur les pentes de la colline. A noter que le donateur Evangelos Zappas semble avoir couvert déjà les frais de la pose des parties en marbre dès cette époque, comme il a aussi financé la construction du palais d'exposition du Zappeion qui porte son nom.

En 1894, au congrès de la Sorbonne, Dimitri Vikélas dut convaincre le Comité Olympique que la première Olympiade de la Renaissance pouvait se dérouler à Athènes. Il avait déjà en tête son projet grec avec un site prestigieux en chantier. Devenu premier président du CIO, Vikélas fut assez rapidement effacé par Coubertin et sa légende.

Au congrès de la Sorbonne, Vikélas était le représentant du Club Sportif Panhellénique. Le président de ce club, Dimitrios Fokianos, avait

été invité au congrès par Coubertin car le Panhellenios était inscrit au catalogue international des clubs sportifs depuis 1891. Par ailleurs, il avait organisé les dernières Olympiades de Zappas en 1888. Bon connaisseur du milieu sportif, il manquait d'expérience internationale et maniait mal les langues étrangères. Il se fit donc remplacé par Vikélas, brillant homme de lettres grec installé à Paris et connu des milieux philhellènes français.

Les trois puissances (France, Angleterre, Allemagne) ne voulant pas faire cadeau des J. O. à l'une d'elle, le congrès de la Sorbonne proposa la Roumanie, mais Vikélas réussit à imposer Athènes.

Malgré les réticences des politiciens grecs, Coubertin et Vikélas réussirent à mobiliser l'opinion publique grecque qui réunit l'argent nécessaire. Le mécène Evangelos Averof offrit une somme énorme pour rembarbrer le stade antique. Certains marbriers ont même travaillé gratuitement. Un enthousiasme national pour les Jeux saisit le pays, d'autant que la Grèce venait de récupérer la Thessalie en 1882. En plein élan nationaliste, les Grecs étaient donc très sensibles à tout ce qui touchait à l'affirmation de leur identité. L'enjeu des J. O. servait à démontrer la justesse de la référence à l'Antiquité. L'initiative de Coubertin offre donc aux Grecs cette chance.

25 mars: vraie date de la renaissance des J. O.

Comme durant la dernière Olympiade de Zappas, le Comité Olympique grec choisit comme date inaugurale des nouvelles Olympiades le 25 mars, date du début du soulèvement des Grecs contre l'empire Ottoman en 1821, jour chargé aussi du symbole religieux de la fête orthodoxe de l'Annonciation. Ainsi le 6 avril, jour olympique international, n'est rien d'autre que le 25 mars dans le calendrier grégorien. Le CO grec a donc choisi cette date dans la logique du projet national grec. C'est ainsi que le premier vainqueur du marathon, Spiros Louÿs, est devenu un véritable héros national.

A noter ici le rôle méconnu de l'académicien français, l'helléniste Michel Bréal, qui fut "l'inventeur" de la course du marathon. En effet, le nouveau modèle des J. O. modernes était le résultat d'un choix précis d'épreuves. Cette procédure, toujours en vigueur, devait faire la synthèse entre les épreuves antiques et modernes. Le marathon y a une place privilégiée étant chargé de symbolisme: défi physique et humanisme démocratique.

Michel Bréal, 65 ans en 1894, père de l'école de linguistique française, a donc proposé à Pierre de Coubertin d'offrir une coupe aux courageux émules de Philippides.

En 1896, c'est plus l'élan national que l'amour du sport qui a rempli le stade antique rénové d'Athènes de 80 000 spectateurs enthousiastes qui mêlés aux sportifs venus de onze pays, ont créé le succès des premiers jeux de la Renaissance olympique.

Récupérant le flambeau pour assurer la promotion internationale des J. O., Pierre de Coubertin a poursuivi l'aventure mais sans grand éclat. Les

J. O. de Paris en 1900, mal organisés et sans infrastructure, ont été éclipsés par l'Exposition universelle et la tour Eiffel. Après l'échec suivant à Saint Louis, il faut attendre les jeux de Londres en 1908 pour retrouver un enthousiasme égal à celui d'Athènes.

Entre-temps, la Grèce a organisé avec succès l'oubliée "mésolympiade" de 1906 pour fêter les dix ans de la Renaissance. 17 pays ont envoyé des athlètes à Athènes. Bien mieux organisés qu'en 1896, dans un stade entièrement remarbré, les jeux de 1906 ont été la véritable mise en place des jeux modernes. Les historiens du milieu olympique, anglais et allemands, tendent à considérer les jeux de 1906 comme les premières vraies olympiades. Coubertin ayant déjà écarté Vikélas, il refusa de donner l'auréole olympique aux jeux de 1906, obligeant le Comité olympique grec à se soumettre.

1906 clôt une période ouverte en 1835 par le projet de loi de Koletis, identifiant la renaissance des jeux à l'idéal national grec. Face à Coubertin, la Grèce a tenté d'obtenir l'organisation permanente des Jeux dans le pays. Mais pour des raisons de prestige international, Coubertin s'y est refusé.

Il a fallu attendre 1936 pour voir la cérémonie de la flamme olympique partir du site antique d'Olympie, rendant ainsi à la Grèce sa place particulière dans les J. O., malgré les querelles internes du monde olympique qui remettent parfois en cause la "grécité" de la flamme.

Alexis Krauss est membre de la Société hellénique d'archives, Athènes.

Notes de lecture

Xavier Bougarel
BOSNIE. ANATOMIE D'UN CONFLIT
La Découverte, Paris, 1996, 176 pp., 85 F

Les Balkans en général et la Yougoslavie en particulier, ont longtemps été *terra incognita* en Europe occidentale. Trop complexes, trop embrouillés, pas assez cartésiens. L'*homo balkanicus*, non sans racisme, a souvent été relégué à l'image d'Epinal du brave saoulard-soudard, juste bon à s'étriper gaiement entre deux festins, pour des raisons obscures. Puis avec les guerres yougoslaves, de nombreux commentateurs se sont auto-baptisés "spécialistes", publiant essais et livres plus ou moins fumeux. Ce n'est pas le cas de Xavier Bougarel. Jeune chercheur, il est déjà un des analystes les plus fins de la tragédie yougoslave. Il s'est penché sur un des sujets les plus épineux de l'ensemble des conflits yougoslaves: la Bosnie. Tordant le cou à nombre de préjugés fallacieux, sans *a priori*, l'auteur décortique en détail la société bosniaque dans son contexte historique. De cette fouille minutieuse, il dégage les différentes dynamiques du conflit, n'oubliant ni les aspects sociologiques, ni économiques pour éclairer cette tragédie qui résume parfaitement les ambiguïtés et les limites de la Yougoslavie contemporaine. Malgré la petite taille de ce livre (collection *Les dossiers de l'état du monde*), cette étude fera date dans la compréhension de ce drame.

Besnik Mustafaj
PAGES RÉSERVÉES. UN ALBANAIS A PARIS
Grasset, Paris, 1996, 257 pp., 115 F

En général, les diplomates écrivent leurs mémoires à l'automne de leur vie, retirés du service. Besnik Mustafaj lui, livre à chaud ses impressions alors qu'il est toujours en poste et dans le pays où sort son livre. Certes, il ne nous livre pas les secrets du chiffre de son ambassade ni les coulisses des relations bilatérales, mais il rompt avec un certain protocole diplomatico-littéraire.

Sans être un iconoclaste, l'homme âgé de 37 ans, a déjà un passé de rebelle dans un pays où la rébellion a été excommuniée pendant 45 ans. Universitaire contestataire, député de l'opposition anti-communiste, un moment pressenti comme ministre dans le premier gouvernement albanais démocratique, Besnik Mustafaj est ambassadeur en France depuis plus de trois ans. Mais c'est surtout un écrivain, auteur entre autre d'*Un été sans retour*, *Les Cigales de la canicule* et *Petite saga carcérale*, traduits en français et publiés chez Actes-Sud. Son oeuvre reste encore totalement

Hiver 1996-1997

empreinte de la folie stalinienne qui a décérébré son pays.

Avec *Pages réservées*, Besnik Mustafaj renoue avec son première essai, *Entre crimes et mirages* où il raconte la chute du communisme albanais. Cette fois, il s'agit plus d'une ballade d'un écrivain dans la vie diplomatique-intello-mondaine de la France. Si sa vision de la vie politique française est empreinte d'une grande naïveté, son analyse des rapports Est-Ouest et de la situation dans les Balkans ne manque pas de pertinence.

Ismail Kadaré, photos Marubi

ALBANIE. VISAGE DES BALKANS. ÉCRITS DE LUMIÈRE.

Traduit de l'albanais par Jusuf Vrioni et Emmanuelle Zbynovsky, conception Loïc Chauvin.

Arthaud, Paris, 143 pp., 245 F

Cet ouvrage est d'abord une magnifique présentation du fonds photographique Marubi qui en 110 photos inédites nous fait découvrir l'Albanie de 1858 à 1936.

Pietro Marubi était un jeune photographe garibaldien qui dû s'exiler en Albanie au milieu du XIX^e siècle. Avec ses plaques et ses appareils, il s'est installé à Shkodra, la grande citée catholico-musulmane de l'Albanie septentrionale encore sous occupation ottomane. Il a transmis sa passion à son fils et à son petit fils. C'est ainsi que la dynastie des Marubi a gravé dans le sel d'argent une véritable oeuvre ethnologique où apparaissent l'Albanie ottomane, l'Albanie indépendante jusqu'à l'occupation du pays par Mussolini. Gegë Marubi, troisième de la dynastie, referma définitivement son appareil avec l'instauration de la dictature communiste en 1944, tout comme on ferme les yeux devant un désastre. Mais il eu la bonne idée de mettre à l'abris les archives professionnelles de sa famille, trésor iconographique de plus de 100.000 négatifs. Quand on connaît la rage avec laquelle les communistes ont réécrit l'histoire (textes et images), il s'agit d'un véritable miracle. D'ailleurs on retrouve une photo de 1936 où l'on voit Enver Hodja, le futur dictateur stalinien, discourir au milieu de notabilités royalistes. L'intraitable révolutionnaire dès sa plus tendre enfance n'a visiblement pas eu la même jeunesse que sa biographie officielle voulait bien le dire. D'ailleurs Hodja a fait retoucher un positif de cette photo où tous les personnages de cette scène ont disparu, sauf lui. Cet album est commenté discrètement par Ismail Kadaré qui laisse ainsi toute sa force aux images: paysans, guerriers, chefs de clans, femmes voilées..., l'image de l'Albanie profonde et insoumise.

Christophe Chiklet.